

Le dernier qui a parlé a raison,

je lui donne raison, je l'écoute, j'ai tort, j'écoute le dernier qui a parlé, je suis sans volonté, sans personnalité, j'écoute le dernier qui a parlé, je m'en veux de ça, je veux changer, il le faut, je veux changer de position. Dans un grand braoum, je ne sais pas, il va falloir disloquer tout ce qui m'a retenu, tout ce que je croyais retenir, tout ce que je croyais mien, proche, personnel intime et qui n'était pas mien, qui ne m'était pas proche, pas personnel, pas intime, il va falloir se débarrasser, vous serez d'accord, il le faut, on ne peut pas garder tout ça, ce bric-à-brac, tant pis pour les goélands, les voiles (qu'elles se déchirent), les îles à cachot, les rhinocéros aigris, les cachalots falots, les îles sans trésor ni eau (que des rats, qu'ils aillent se cacher), je me débarrasse, assez raté, assez caméléon, assez abruti parmi les abrutis fiers d'être abrutis, les bedaines, les oreilles décollées, je me débarrasse, tant pis pour, les pirates et leurs chants avant de prendre la mer, Gibraltar, Khartoum, il va falloir disloquer le Nautilus, vous serez d'accord, ce n'est pas une vie, ni pour M^{me} Achab en robe blanche ni pour M^{me} Colombo, chaque après-midi devant des séries télé, la vie Z, les vedettes du X, les amis de K, les jouets, les sabres en plastique, les girafes avec des lunettes de soleil dans les cheveux, l'armada tout au panier, je vais sortir tout neuf de ce combat, c'est un combat, je casse, je casse ça, tout ça, je le casse, je l'envoie à la casse, assez pris à droite, assez pris à gauche, assez d'emprunt, je ne dis pas que ce n'est pas moi, si je le prends c'est que c'est un peu à moi, mais ça ne suffit pas, assez pris à droite et à gauche, je m'accuse, il va falloir maintenant se débarrasser, de tout ce bric-à-brac et s'en sortir comme on pourra, on pourra, mais sans tout ça, M. Brun nous pardonnera. Voilà comment ça commence. Tout commence par un plan de la ville... une enquête sur la logotomie chez les urbanistes... la ville augmentée des lèvres par collagène... trop vite... diminuée des cuisses par liposuccion... Il me

dit, je vais te raconter la multiplication des pubs irlandais et des salles d'attente à Marseille... ça va trop vite... Tchac-Tchac-Tchac... (coups de rame)... Les Grecs arrivent... débarquent... trop vite... ah voilà un lieu idéal (idéal grec)... pour un mariage... ça va trop vite... pffftt... (mistral)... pffftt... tchac-tchac... pffftt... Des siècles plus tard... planches à voile... ouaiiis-ouaiiis allô ? Où es-tu ? Je suis arrivéé ! Ah ! Ouais ! À Euroméditerranée ! Ah ! Ah ? Ah ! Aah ? Ah ? Ha ! Haaa ? Ahhh ? Ah ! À bientôt je t'embrassabiento. Ouf ! Ça me lasse vite. Ça je peux le faire. Tchac-tcha... pffftt... mais ensuite ? Ne sois pas ironique, a dit Corgan. Luigi Corgan m'a prévenu le premier. Monsieur Brun est de retour... Mister Brown is back... Je salue le révérend tropical. Pensez-vous que le monde soit fait pour vous ? Évidemment que non. Ce qui m'a conduit jusque-là maintenant, c'est l'attente d'un chauffeur. J'ai toujours eu envie d'un maître non pas pour obéir mais pour être guidé. Luigi Corgan me dit souvent : « Attention aux arborescences trop développées, reviens au centre. Tu as tendance aux ailes. » Vous savez tous qu'il y a plusieurs niveaux de réalité. Pas autant que Palerme ? Marseille est une lasagne ? Vous ne vous intéressez pas à la movida ? Non. Vous ne vous intéressez pas au football ? Non. Mr Brown is back n'est pas le titre d'une chanson. Monsieur Brun est revenu ! Monsieur Brun est de retour ! Ce n'était donc pas une légende ? Il est de retour au nom de l'expression. Vous ne vous intéressez pas au rap ? Mr Brown is back n'est pas le nom d'une opération secrète. Alors, allez-y, foutez le camp. J'aimerais aller à Milan avoir encore plus de souvenirs. Ils apprennent le provençal. Des extraterrestres ont envahi la ville ? Ne me raconte pas une histoire comme si j'étais ta grand-mère dans les bégonias. Près de la radio dans la cuisine, le gouvernement annonce des mesures. Un certain Richard Feynman a été le héros d'un certain Bruce Nauman a dit un certain Dan Graham. Mr Brown is back n'est pas le nom d'un film. Il est neuf heures du matin à Marseille. La ville des palmiers. Il pleut sur la Grande-Bretagne, aussi. Pourquoi penser à M. Patachini. Quand M. Patachini parle il dit souvent... M. Patachini dit souvent... M. Patachini est conseiller à l'ANPE à Marseille, oui, dans le système solaire, oui, dans la voie lactée. Ils ont des exercices pour aider les gens. L'expression par exemple. Exprimez-vous. M. Patachini n'est pas un théoricien de la bureaucratie. M. Patachini n'est pas... Ici schéma de circuit urbain patachinesque : (envoi plus tard). Mon voisin et ami Luigi Corgan m'a dit : « Fais ce dont tu as vraiment envie sinon tu ne seras pas bon. » Mr. Brown is back n'est pas un proverbe. Je broie du bleu, monsieur Patachini, je broie du bleu. Par moments j'en ai assez de tout le bleu du ciel et de la mer à Marseille. Lent et long.

Méditerranée = chanson. Calanques grecques. Tous ces récits qui sentent la farigourette enchantent M. Patachini. *Sileka nevapazatoi vazokatoi* n'est pas une formule de sorcière. C'est la devise au centre d'action sociale. Madame Milardi répète cela : « Si le cas ne va pas à toi il faut aller au cas. » Le cas Luigi Corgan dit : « Joseph aussi était un cas. » Pourquoi est-ce que je ne rentrerai pas dans un cas ? Exprimez-vous. Qui ne s'exprime pas ? Vous ? Faites les s'exprimer. Il faudrait vous exprimer. Vous ne vous exprimez pas ? Ah bon ? Exprimez-vous. Taisez-vous. Il va falloir vous exprimer. Allez-y. Exprimez-vous. L'expression par exemple. Ils ont des exercices pour aider les gens. Il faut remplir les conditions. Joseph K n'avait-il pas voulu s'exprimer ? Avait préféré ne pas ? Ne pas s'exprimer et ne pas entrer dans un cas ? Le tout c'est d'entrer dans un cas. La dame de l'action sociale, madame Milardi le dit, on l'a dit aussi à l'ANPE, monsieur Patachini l'a dit. Tous. On avait sûrement calomnié Joseph car, sans avoir rien fait de mal, il fut arrêté au matin. Parfois, je crois qu'ils ne me proposeront rien. Pourquoi madame Milardi ou monsieur Patachini me proposeraient-ils quelque chose ? « Entrer dans un cas. Quel manque de poésie ! Ce monde n'est pas fait pour nous. Ou nous ne sommes pas fait pour ce monde. Ou pour cet équipage qui souvent pour s'amuser... » C'était peut-être par calomnie mais Joseph K fut bel et bien arrêté. Le fait que ce soit par calomnie est certes une explication, mais nullement rassurante. Pas plus que l'équipage aime s'amuser. Cela ne nous rassure pas que ce soit parce que l'équipage aime s'amuser. Cela ne rend pas l'équipage plus sympathique, acceptable, autorisé. En revanche, si on connaît l'équipage (si l'on a de bonnes relations avec l'équipage), on se voit proposer quelque chose. Joseph K connaissait-il du monde ? Joseph K ne connaissait personne. Quand les gens connaissent du monde, on leur trouve quelque chose. Le monde est triste et beau dit Réno. Ne vous plaignez pas, ne vous expliquez pas. On vieillit vite, vous savez, monsieur le contrôleur. Parfois nous avons peur qu'il soit tard, notre vie mal engagée dans la salle d'attente. Les gens qui connaissent du monde, du monde qui les connaît, on finit par leur trouver quelque chose. Les autres, les vrais seuls, il y a des niveaux de seul, ils ont tendance à être de plus en plus seuls, on ne les voit plus, on les oublie, ils finissent par se cacher. Plus ils se cachent, plus ils se dessèchent, se dissimulent, ne sont plus qu'un peu de buée. On éteint la lumière. On ne les voit plus. Ils restent dans leurs appartements. Parfois on s'inquiète. On est humain. Ils n'ont pas payé le loyer depuis un an. L'huissier qui est humain et père de famille, autrefois étudiant, adolescent, juvénile, bébé, fœtus et il toc toc ding-dong avant d'entrer et il trouve un squelette et un squelette en pantalon sans ami ni

chauffage. C'est regrettable. L'Angleterre encore arrosée à la radio, la météo et mauvaise. Dans la cuisine le café est bon. Le gouvernement annonce des mesures. M. Brun est de retour pour l'expression. À la télévision, des gens ont envie de tuer des guitaristes. Joan Crawford leur répond : « C'est audacieux. » Nous sommes tous des mammifères omnivores. Les Milardi sont des mammifères omnivores. Ils ont mis des Milardi dans tout l'appartement. M^{me} Milardi dort avec M. Milardi et deux petits Milardi. Mais qui est-ce qui veille le soir devant la télévision ? Sûrement pas M^{me} Milardi. M^{me} Milardi me reproche de ne pas être assez matinal. Même si nous ne disons rien, à côté de l'homme qui va quitter Marseille pour Thessalonique. Nous sommes d'accord avec elle. Le gaz absorbe ses pensées. Et nos pensées maintenant. Ça l'absorbe jusque dans la salle d'attente de l'ANPE, l'augmentation du prix de la bouteille de gaz pour chauffer son appartement cet hiver. Dans la salle d'attente une jolie jeune femme a dit que les bouteilles de gaz avaient augmenté. Cette bouteille de gaz pourrait n'être qu'une bagatelle. Nous on attend en silence, assis, dans la salle d'attente. Ils ont tellement augmenté les prix. Elle explique sa surprise et sa honte à la station service, elle n'avait pas assez d'argent. Personne ne voudrait avoir cette expérience. Nous faisons tous attention à ce qu'elle dit. On attend monsieur Supervaljean pour la sauver, la prendre par la main, l'emmener au bout du monde de préférence dans une île avec une bouteille de gaz, ou à défaut lui porter du soleil et des cocotiers, un container, un cargo de gaz naturel. Malheureusement on croit que cela n'existe plus un bon moment avec monsieur Supervaljean à Marseille. On se résigne assis à regarder la pointe de nos chaussures dans la salle d'attente. Il est plus facile de se résigner assis. C'est une petite communauté qui regarde la pointe de ses chaussures. Chacun les siennes dans la voie lactée. À la pointe de la pointe, à l'extrême pointe. Là soudain, un ex-légionnaire d'Aubagne, se lève peut-être pour crier : « Mes amis, je veux qu'elle soit reine ! » Non. Il ne dit rien. Il emmène cette femme par la main fine blanche cendrillonesque — on ne sait pas où — mais en voiture. Vers Butagaz. Notre héroïne sera assise près de lui, chauffeur à Marseille et sans enfant. Quand il y a des enfants, on reste parmi les jeunes à l'arrière, on passe pour un enfant, quand on trouve quelqu'un qui vous emmène, on a l'air empoté, quand on n'a pas le permis de conduire à Marseille. Déjà, quand on est assis avec les autres dans une voiture à Marseille et que l'on n'a pas le permis de conduire, on se sent trimballé. On regarde sur les côtés à travers la vitre, les magasins, les murs, les piétons, les mendiants. Il faut voir comment on regarde à travers la vitre le ciel bleu, les chiens qui chient sur les trottoirs, les platanes malades, à la différence de ceux qui ont le

permis et qui regardent droit devant, la route, le boulevard, l'avenue, l'avenir. Que mesurent-ils ? Que font-ils des résultats ? Ils étudient mon comportement ? Quelle peut être ma valeur ? Je n'aime pas ces calculs – leurs calculs. Une série de tests avec M. Patachini. Il m'a dit de ne pas me faire de souci. On a évalué aujourd'hui l'échelle de ma motivation à Marseille. On va trouver. D'après lui, l'année prochaine ça va s'arranger. Le monde n'est pas monsieur Patachini. Une autre année nommée désir. Monsieur Brun est de retour. Mister Brown is back. Je suis souvent à la sortie de l'usine abandonnée à la Belle de Mai à Marseille où sont installés les artistes parmi les débris. Parfois à Marseille dans cette usine de quarante mille mètres carrés il pleut. J'aime regarder l'eau couler. Les machines de la laverie automatique aussi font penser. À la laverie automatique j'ai revu l'héroïne à gaz avec un sac de linges et son sauveur. Je n'ai pas prononcé un mot. Ils fumaient et n'arrêtaient pas de rire. Je me suis dit bah, à la laverie, la tristesse c'est pour les princesses. La lessive rend dépressive. Les princesses qui ne font pas la lessive sont aussi dépressives et remplissent les magazines de la laverie automatique. L'*homo sapiens* qui regarde le linge tourner à envie de s'endormir et l'*homo sapiens* adore le moment où il va s'endormir. En regardant le linge tourner, on pense : « Sans savoir pourquoi parfois, nous, débris d'Europe... » C'est une expression, débris de parapet d'Europe... Et plus les princesses dépriment, plus on imprime. J'aimerais aller à Milan pour avoir encore plus de souvenirs. Il m'arrive de penser à la fille à gaz et à son sauveur qui filent comme des dieux vers Butagaz la nuit. Parfois je prononce à haute voix dans la nuit le mot Butagaz avant de m'endormir. Et l'*homo sapiens* adore le moment où il va s'endormir. Les mendiants du quartier ne mendient que le matin. Ils n'ont pas un plein temps. C'est un lieu infesté de murs, d'ampoules, de vitres, de tuyaux et de fils électriques. Tout cassé. Pour la première fois je suis entré dans la friche de la Belle de Mai à Marseille. L'été parfois les gens s'allongent sur l'herbe verte et jaune, c'est la plage dont une partie est recouverte de pelouses. Christian Guez-Ricord rêvait de la prière allongée. On dit ce sont les Anglais qui ont planté les palmiers les premiers sur la côte d'Azur. Ils sont comme ça les Anglais, ils font planter là où ils vont. Mon voisin chante : « Toréador ton cœur n'est pas en or. » Le toréador clignote les nuits où Luigi Corgan me raconte Babylone, le Morgenland et l'East Side Hotel. Les jours passent. J'attends dans la cuisine. Attendre sans savoir quoi exactement attendre. Ne pas savoir quoi exactement. La cuisine en salle d'attente. La chance ne prévient pas. Elle aime les surprises. Je dois être là au bon moment. Il s'agit que ce soit naturel. Ne pas forcer les choses. Cela

ne sert à rien. Il faut de la discrétion, de la souplesse. Ceux qui s'incrument ce sont les autres. Les gens n'aiment pas ceux qui s'incrument. Je n'y vais pas tous les jours dans la friche de la Belle de Mai à Marseille, aussi, pour ne pas laisser croire que je m'incruste. Le bon moment est difficile à définir. Il s'agit d'y être. Y être souvent, cela va de soi. Je suis souvent dans la cour, assis sur le muret à la Belle de Mai à Marseille dans les Bouches-du-Rhône en France en Europe sur la terre dans la voie lactée. Je ne vais pas plus loin. J'essaie de ne rien laisser au hasard. Je suis aussi allé dans comme c'est impressionnant ces appartements devenus des bureaux. Ce sont d'anciens contremaîtres très vieux. Ce sont d'anciens gardiens très vieux. Des contremaîtres et des gardiens très vieux. Ce sont les appartements très vieux des contremaîtres et des gardiens de cette usine très vieille à Marseille. Autrefois ça devait sentir la soupe et ils devaient faire des blagues en regardant la télévision ; ils devaient faire des blagues avec des canettes de bières et leurs femmes et parfois leurs filles adolescentes devaient les regarder avant d'aller se jeter sur leur lit dans leur chambre et s'exprimer dans un cahier. Elles se jetaient sur leur lit dans leur chambre. Il faut s'exprimer. M. Brun nous encourage à nous exprimer. M. Brun est dans ce mouvement d'expression qui plane sur la ville. M. Brun est de retour. Dans ces appartements très vieux à l'abandon devenus des bureaux il y a encore la tapisserie à fleurs de l'époque sur les murs et dans les salles de bains d'époque on entrepose du matériel et dans les baignoires d'époque on empile les tasses à café sales. On a peut-être torturé des gens dans ces salles de bains. Ça sent la torture. De temps en temps on prend peut-être un nouveau, un contrat jeune de rien du tout, pour le passer à tabac. Est-ce que je pourrais être tortionnaire ? C'est ce que je me demande parfois, dans la salle d'attente, quand je crois ne plus avoir de perspective à Marseille. S'il le fallait ? Pour la bonne cause ? Avec de l'entraînement, alors. Parce que cela ne m'est pas naturel. Je ne suis pas un criminel de guerre né. Tout ce que nous savons à Marseille – qui est dit et reconnu – c'est que : « Nous avons tout pour réussir ! » Mon voisin Luigi Corgan m'a parlé de M. Couloir, l'architecte qui a inventé le couloir. Luigi Corgan a le temps d'aller voir des expositions à Marseille. Un jour à Marseille il en a vu une de M^{lle} Raquin qui s'appelle : Il y a des gens qui ont des amis partout dans le monde. Ici il y a tout, même des pubs irlandais pour boire de la bière. Il ne manque qu'une chose à Marseille. Seulement, on ne sait pas laquelle. Dans cette friche sont venus beaucoup de bras et de mains. Peut-être en faudrait-il encore des mains ? Ou bien est-ce fini à Marseille ? L'ont-ils compris ceux qui triomphent avec les pieds à Marseille ? Ici on adore l'adresse des pieds.

Les anges sont des ailiers (je n'oublie pas le centre, Luigi). Les ailiers en général épousent des top-models bulgares et polyglottes. Polyglottes. Les polyglottes défilent sur des bouts de moquette en forme de couloir. Non je ne veux plus de ces souvenirs dégoûtants de Palais Longchamp, le kiosque à musique, les lions de pierre, quand adolescents, on venait à trois ou quatre, fumer des cigarettes, on se comprenait, amateurs de bancs, de plein air et d'albums, je n'en veux plus de cette période, je n'en veux plus de ces livres où Marseille ressemble à un souvenir d'enfant, à cause des aplats et de ce sentiment de ligne claire à la Hergé, c'est dégoûtant, ces bateaux rouillés, cette mélancolie, les papiers en l'air, le sifflement, c'est dégoûtant. Il est probable qu'assis on aille plus loin que debout à Marseille. Sauf pour boire. Les vraies descentes sont debout. Réno a raison. Et trinquer rend moins mauvais. Nous trinquons souvent avec Luigi Corgan. C'est un homme d'affaires, son art est la disparition et l'apparition. Il n'y a pas d'âge pour aller au *Beau Rivage* à Marseille. Avec Luigi Corgan nous allons au bar, le *Beau Rivage* qui n'est pas encore un pub. À la Friche de la Belle de Mai à Marseille aussi il y a un bar qui n'est pas encore un pub. Le *Barataba*. Je vais aussi dans les bureaux de la Friche de la Belle de Mai à Marseille poser des questions sur les spectacles à venir, les projets (je m'intéresse). Vous allez voir comment ça a payé. Quand on n'est pas du service, par exemple, il ne faut pas être ronchon. *L'homo sapiens* n'aime pas le ronchon. Ohé ! Coucou !... Ou simplement Coucou... Ou plus bas : coucou. Et aussi rester debout. Ne pas s'asseoir. J'ai plusieurs règles. Le plus impressionnant dans les bureaux installés dans les appartements ce sont les fils électriques partout. À cause des ordinateurs des bureaux. Elles sont jolies les filles des photocopies. Elles ont les paupières en couleur. J'écoute le tchic-tchic de la photocopieuse, on doit être bien, ici à Marseille. Ça repose, ça berce. J'aime le tchic-tchic de la photocopieuse quand on photocopie beaucoup de pages. Impressionnant aussi le mélange moderne (cellulaires, ordinateurs) et ancien (tapisserie de suicidé, filtre à eau, poussière). Ça fait un style. Cellulite et satellite à Marseille. Un jour on se dira : Tu t'en souviens ? On ira boire un verre. Ou deux. Comme après un enterrement. Est-ce que je serai triste ? Un jour ils raseront ça. Un jour ils l'ont rasé pour le passage du train. Le restaurant de la Friche de la Belle de Mai à Marseille est bien. Dit-on. Moi, sans façon, je préfère m'acheter un sandwich au bar de la *Maternité* de la Belle de Mai à Marseille. Sandwich au pâté, douze francs (à l'époque il y avait des francs). Quand on mange un sandwich on réfléchit de tout cœur, on prend de l'assurance, on est à l'abri du sandwich. C'est naturel. On mâche, on pense, on rumine. Ruminer vient de là. Dans la cour de

l'usine de la Belle de Mai à Marseille des maçons déjeunent en combinaisons tâchées. Quand ils ne déjeunent pas ils restaurent une partie de l'usine de la Belle de Mai à Marseille. Vous voulez de l'avenir ? On va vous installer les archives pour commencer. Parfois je m'achète un soda à la station-service, pour faire passer le sandwich. Un pschitt-orange ou un coca. Sans paille. Avec le coca on réfléchit moins. C'est évident. On se remplit d'air. Les enfants pètent, c'est dérangeant. Quand je vais dans cette station-service de la Belle de Mai à Marseille j'ai l'impression d'être en voyage. Dans les voyages on s'arrête dans les stations-service sur le bord des autoroutes. On porte des vêtements froissés parce qu'on est resté longtemps assis. On plisse les yeux. On est mal rasé (quand on est un homme). L'horizon fume parfois quand il fait très chaud, au loin. Une femme (l'épouse du garagiste) vend des glaces. Les hommes mâchent des sandwiches. Ils mâchent des sandwiches et ils pensent. Dans les stations-service des autoroutes on s'étire. On a mal au dos. On s'étire encore. On bâille à répétitions. On entend parler italien. On boit des cafés debout. On va pisser tout de suite ou avant de repartir, ça dépend. Devant la Friche de la Belle de Mai à Marseille, la station-service est le seul magasin de la rue. Elle est située entre le bar de la maternité et l'entrée de la friche devant le tunnel, à côté de la voie ferrée. Tout est à proximité. Peut-être qu'un jour on dira : « C'est là qu'il travaille. » On m'enviera de travailler dans un lieu où l'on s'amuse parce que les spectacles sont pour des gens qui s'amusent. Qui sait ? Luigi Corgan est un homme d'affaires. Il va à Palerme avec Suzy La Monte-Yang, à Hambourg et à Berlin. Il se vante de faire des passages dans le temps. Il travaille pour des collectionneurs. J'aimerais aussi. Il m'a présenté Yves Le Guen, M^{me} Moreau, Gus, Igor Murray (expédition dans l'Huveaune en canoë). Il m'a présenté le racheteur de personnages, le fils et la mère sans nom. Il m'a fait visiter cet endroit, vous l'appellerez comme vous voulez, un club, une maison, une clinique, un élevage, une secte, un hôtel, une maison, un immeuble, un fonds, une réserve, une agence, peu importe, ce sont des personnages qui ont été des personnages ou qui ressemblent à des personnages connus, des sosies, des personnages qui ont été pris pour des personnages ou qui se sont pris pour des personnages, des sosies, des fans, des amoureux, tous disent « il faut être hanté », et Luigi Corgan les fait travailler de temps en temps, comme des comédiens, des acteurs, des instruments, comme vous voulez, des rôles, voilà, dans cette réserve où ils attendent, parfois ne trouvent pas le sommeil, fantômes, attendent des rencontres, des rencontres qui leur permettront de vivre parce qu'ils ne vivent qu'à travers les rencontres, les autres, les visiteurs. « Faites votre

histoire. » Le Guen (un écriteau « Je suis sauvage et j'aimerais me civiliser ») danse avec M^{me} Moreau (« Je suis civilisée et j'aimerais être un peu sauvage »). M^{me} Achab n'a pas de chance. Ils savent qu'ils sont des personnages. Ils savent qu'ils ne peuvent pas sortir de là, qu'ils ont leur limite, leur cadre. Que tout le temps on leur dira : « Oui, mais toi tu es Le Guen et toi tu es Mickey. » Et ça ils le supportent mal. Il y a Superman, il y a Wonder Woman. Y aurait-il une place ? Je reviendrai. Luigi Corgan fait des interviews aussi. Il a interviewé Méditerranée et Marseille. Méditerranée : – Oui j'habite avec maman dans un vieil appartement, je connais la chanson et c'est vrai que je me suis aperçu très jeune que j'étais comme ça. J'ai d'abord lutté. Puis ensuite je me suis laissé aller à ma féminité. Je suis très sensible comme une Tonkinoise. Au début je n'osais en parler à personne. Ma féminité était tabou. Et pourtant je reste un homme. J'aime mon torse velu et ma chaîne en or. Et ma gourmète. Et je souffre que l'on dise quand on me voit : « Tiens, voilà La Méditerranée. » Ça me fait souffrir. Pourquoi La Méditerranée ? Et pas simplement Méditerranée ? C'est plus joli. J'aime la simplicité. C'est comme le bassin. Je ne supporte plus que l'on parle de mon bassin. Qu'est-ce qu'il a mon bassin ? Il est pas beau mon bassin ? Tu l'aimes pas mon bassin ? Marseille : – Et bien je suis dans le même cas. Moi aussi j'ai découvert ma féminité et en même temps j'aime bien les poils qui dépassent de ma chemise avec la chaîne en or, je suis coquet. Une pistache ? Merci. Heureusement j'ai plus de chance que la Méd... excuse-moi... j'ai plus de chance que Méditerranée... Moi on ne dit jamais La Marseille. En tout cas je l'ai jamais entendu... Vous l'avez entendu ? Qu'est-ce qu'elle a celle-là ? Est-ce que je dois raconter comment Luigi Corgan est venu sauver mon histoire qui s'enlisait entre l'ANPE et la Friche de la Belle de Mai à Marseille ? Luigi Corgan m'a dit : « Toi aussi tu peux être un personnage. Toi aussi tu peux naître une seconde fois. » Je ne connaissais pas l'histoire de Philippe Gué. Je ne savais pas quoi répondre et peut-être, coup de folie, pour me faire aimer j'ai dit : « De retour de l'école dans le bus numéro sept un soir j'ai vu Mémé Guérini abattu devant la station-service de Beaumont, on était voisin à Saint-Julien et ça m'étonnait qu'un caïd puisse se faire appeler Mémé et mon père disait qu'il fallait pas poser ce genre de question. » Cela n'étonnait pas Luigi Corgan. J'ai regardé ailleurs. Là qu'il m'a conseillé d'éviter de trop dire « Je ». Il, peut-être ? Pour s'exprimer. Il, d'accord. Alors. Alors il ne veut pas non plus paraître inoccupé. Il évite de garder les mains dans les poches, ce n'est pas bon du tout. Il va souvent dans l'usine de la Belle de Mai à Marseille. Avec sa carte dans la poche. Il a acheté une carte d'adhérent, une carte des amis de la

friche de la Belle de Mai à Marseille. Il est leur ami. Monsieur Brown l'encourage. M. Patachini l'encourage. M^{me} Milardi l'encourage. Il leur dit : « Franchement, nous avons tout pour réussir. » Ils sont rassurés. Récemment il a composé une histoire : « C'est l'histoire de David, dans sa jeunesse guitariste à la guitare en bois jaune, devenu plus tard tueur dans un groupe dont la devise est : Soyez brillants mais restez propres. Voilà soudain, alors que David est tueur depuis longtemps, qu'il a rangé sa guitare jaune et qu'il a oublié (refoulé, le malheureux) sa vie de poète (David ne veut pas évoquer cette vie passée comme une cicatrice dans son cœur), voilà soudain l'arrivée de poètes et musiciens (le verbe haut) qui menacent de lui prendre sa fiancée à coups de monostiches. Bande de ragondins ! Souffle alors sur lui un vent mauvais qui réveille en lui ses instincts, les plus bestiaux : la poésie et la peinture (cf. Lascaux, Cosquer). S'engage alors un combat (à la mesure de "Combats de managers à la nuit tombée") qui les mène jusqu'aux performances. Voilà la rage. À la fin Guitare jaune (titre provisoire), un peu inspiré de Johnny Guitar, élimine ses concurrents. L'intelligence, la poésie et la musique sont sauvées. » Quand M. Brun lira ça, nous regarderons l'horizon, le large, l'horizon large, grand, vaste, immense, inouï, infini, nos armes sécheront au soleil, il faudra regarder l'horizon, les voiles s'il y en a, regarder l'horizon, les phares, les îles, les voiles s'il y en a, les bateaux, les voiliers, regarder la mer, regarder le ciel, les avions s'il y en a, les oiseaux, regarder l'eau, les poissons s'il y en a, les nageurs, les nuages s'il y en a, les bateaux, les bouées, les planches à voiles, les reflets, la lumière, regarder les voiles, jusqu'à la nuit, jusqu'au moment où la nuit viendra, regarder jusqu'à la nuit, regarder la nuit, regarder tomber la nuit, regarder la nuit, les lumières, les bateaux, les lumières des bateaux, les étoiles, la nuit, quand tombe la nuit, puis se débarrasser de la nuit, se débarrasser du large, de l'esprit, de l'esprit du large, se souvenir du soleil, des bateaux, des oiseaux, des nageurs, des enfants, des enfants que nous avons été, de nos années analphabètes, de nos dessins, de nos couleurs, de l'enfance. Je me débarrasserai de ça. Il faut se débarrasser. Vieillir c'est se débarrasser. J'apprends à me débarrasser. Nous nous débarrassons de tout ce qui nous embarrasse, vous avez raison, il faut que ce soit plus ordonné, plus sage, plus précis aussi, plus méticuleux, plus fiable, plus discipliné, vous avez raison, il me faut ça, de la discipline.

JEAN-PIERRE OSTENDE publie des romans et des poèmes. La plupart aux éditions Gallimard dans la collection de « L'Arpenteur ». Parmi les derniers : *la Méthode volatile* (poèmes, 2000), *Planche et Razac* (roman, 1999) et *la Province éternelle* (roman, 1996).